

HENRI BOSCO

LES BALESTA

roman

nrf

GALLIMARD

ŒUVRES DE HENRI BOSCO

Aux Éditions Gallimard

IRÉNÉE

LE QUARTIER DE SAGESSE

PIERRE LAMPÉDOUZE

LE SANGLIER

LE TRESTOULAS

L'ÂNE CULOTTE

HYACINTHE

LE JARDIN D'HYACINTHE

MALICROIX

SYLVIUS

LE ROSEAU ET LA SOURCE

DES SABLES À LA MER

SITES ET MIRAGES

ANTONIN

LE MAS THÉOTIME

MONSIEUR CARRE-BENOIT À LA CAMPAGNE

L'ENFANT ET LA RIVIÈRE

L'ANTIQUAIRE

LES BALESTA

LE RENARD DANS L'ÎLE

SABINUS

BARBOCHE

BARGABOT

SAINT JEAN BOSCO

UN OUBLI MOINS PROFOND

Suite de la bibliographie en fin de volume.

LES BALESTA

HENRI BOSCO

LES BALESTA

roman

nrf

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard, 1955, renouvelé en 1983.*

Extrait de la publication

à Georges et à Marcelle Méric

... *Lou sang tiro mai que li cordo...*

Frédéric MISTRAL.
La Reino Jano, IV, 6.

LIMINAIRE

Rien fort probablement ne serait arrivé si, il y a un peu plus de cent ans, n'avait pas existé dans notre famille cette chose étrange à laquelle il m'est difficile de trouver un nom. Car tous ceux qu'on lui a donnés ne me paraissent pas lui convenir. Il avait bien fallu, toutefois, désigner d'un mot cette chose qui faisait alors partie de nos biens. On peut même affirmer qu'elle en était le lot le plus inaliénable.

On l'appelait d'ordinaire : « *le Don* ».

Mais ce mot, je l'ai dit, ne lui convenait pas. La preuve en est qu'on évitait de le prononcer, même en famille, à plus forte raison devant les étrangers. S'il advenait qu'on dût le dire, cela se faisait toujours à voix basse, en deçà des lèvres, sourdement. Il inspirait une crainte bizarre, et qui ne manquait pas d'envahir aussitôt celui qui l'énonçait, fût-ce le plus doucement possible. Crainte obscure pour une part, mais qui, pour l'autre, n'était que trop claire. Car, si les sources de ce « Don » (puisqu'il faut le nommer ainsi) se perdaient aux tréfonds de l'âme familiale, les effets en étaient indéniables et d'une telle précision qu'ils faisaient trembler.

Par bonheur, nous étions les seuls à les connaître et je ne sache pas qu'aucun de nous ait jamais trahi le secret. Nous le gardions jalousement, d'abord parce qu'il était un secret et que, même minime, un secret a toujours une valeur extraordinaire. Il vous tient. Ce seul fait suffit à vous mettre à part. Et, si se séparer de ses semblables présente des inconvénients, voire à l'oc-

casation des dangers, n'y a-t-il pas quelque signe de force et même d'élection dans la singularité? Je le crois.

Mais nous avons d'autres raisons de cacher ce « Don » familial. En divulguer témérairement l'existence eût porté à coup sûr les incrédules et les esprits forts à la raillerie la plus irritante. Un « Don » pareil n'est pas croyable et le commun des gens n'aime pas être dupe. Il n'en est généralement que plus souvent dupé. Quelques-uns cependant auraient pu nous prendre au sérieux, mais ils nous auraient fait aussitôt une détestable réputation. Nous n'y tenions pas. Nous étions gens de bien, établis dans l'aisance. Quoique celle-ci fût modeste, elle nous valait des égards. Même possédant peu, on y a droit, du moment qu'on possède. Nous étions estimés à Pierrelousse. Ce pays aime les mœurs réservées et la douceur des bienséances. Nos habitudes s'accordaient à cette pondération et à des vertus sans éclat.

... Mais je m'aperçois tout à coup que je parle inexac-
tement, car je dis : « nous », alors que je raconte des
événements qui se passaient, il y a de ça un bon siècle,
et dont je n'ai pas connu un seul personnage... Cepen-
dant je me fais l'effet d'être l'un des leurs. Je les vois
si bien que j'oublie les abîmes du temps et de la mort
qui nous séparent. De simple historien je deviens
acteur. Déjà je prends part à ces vies dont je m'ap-
prête à raconter la modeste histoire... Certes, ces gens,
ce sont les miens, aïeux, aïeules, grands-parents, grands-
oncles, tantes et vieux cousinages, mais tous passés
dans le pays des Ombres. Il n'en reste rien, sinon moi
dernier rejeton sans postérité. Dernier, du moins à ma
connaissance, et dans ce pays où je suis maintenant
revenu vivre... Ailleurs, peut-être... Mais où? et qui?...
J'ai cherché vainement. Aussi ma conviction est-elle
faite d'être le dernier, et le seul...

J'en souffre et j'y songe... J'y songe même très souvent depuis que l'âge incline ma mémoire à se rappeler les événements lointains de ma vie. Je m'y vois passer auprès des vivants qui furent plaisirs et peines du cœur et qui désormais me sont devenus inaccessibles. Je suis bien seul...

Or, c'est justement parce que je souffre de cet état de solitude et de cette fin irrémédiable de ma race, que ma pensée, où la nature a mis quelque tendresse, remonte vers cette famille qui a disparu. Je n'ai qu'elle au monde. Mais pour la retrouver, fût-ce faiblement, il ne me reste plus qu'une ressource : c'est de l'imaginer... Elle ne me vient que si je l'évoque, et il est vrai que je le fais, chaque jour plus souvent, avec plus de ferveur. Mais hélas! n'est-ce pas un monde vain dont la fiction doit tout à ma pensée, si fragile elle-même et d'une inconstance qui déçoit la fidélité de mon cœur?

Douloureuse question!... Mais je n'y veux donner qu'une réponse qui me satisfasse. Niant l'illusion, je prétends que ces créatures tirées par moi d'entre les Ombres ont une existence réelle. Je ne les rêve pas; elles se recréent d'elles-mêmes, à l'appel de ce fils en qui s'est réfugié tout ce qui reste de leur sang. Aussi ai-je l'impression d'être en compagnie; car, en fait, redoutant à mourir la solitude, comment pourrais-je vivre sans désespérer, si j'étais vraiment seul, tel que les autres croient me voir?... Ah! si au delà du visible, ils distinguaient les créatures qui me hantent, ils sauraient bien que je ne suis pas solitaire. Mon isolement, ma sauvagerie s'offrent seulement aux regards sans pénétration. Ne faut-il pas pourtant que je m'isole et que je prenne malgré moi un air farouche, qui n'est nullement dans mon caractère, pour m'entretenir avec ceux que j'aime et qui n'ont, sauf moi, plus rien de commun avec les vivants?

Hélas! si je les vois, si je les entends et si je leur parle, comme à des créatures évidentes, il m'arrive souvent

de perdre ce sens merveilleux de leur présence. Là où je la constatais réellement, tout à coup sa réalité s'amointrit puis s'efface et je n'atteins plus que des souvenirs. Qui pis est, ce sont quelquefois des souvenirs créés uniquement sur d'autres souvenirs que m'ont transmis les miens au sujet de notre famille.

Comment le pourrais-je oublier? L'imagination les a animés fabuleusement, et ainsi j'hésite entre ce qui fut et ce que j'invente. Ma mémoire est un lieu peuplé d'imprécisions, à travers lesquelles je cherche, en tâtonnant, des Ombres inconnues... Il n'en reste souvent qu'un nom qui m'intrigue ou qui m'attendrit. Alors je descends en quête de l'âme qui en eut la garde pendant son séjour sur la terre et je vais, au delà de ces souvenirs recueillis des miens, jusqu'à la mémoire profonde, celle que fatalement je conserve en moi dans le mystère de mon sang inexploré.

Ce que j'y trouve, n'est-il pas vraiment ce qui fut, avant moi, au monde, et qui me demande à voix basse de revivre encore par moi, au moins quelques jours, en ces lieux où ma vie témoigne, mais pour moi tout seul, de leur vie abolie?

Ce sont là des voix intérieures qui ne prononcent pas de mots, mais qui se font entendre par une parole ineffable. Ce langage n'émet aucun son qui me soit audible. Il se transmet par des variations qui modifient l'étendue, la couleur, le goût des états sensibles de l'âme. Les mots n'en touchent pas l'oreille mais le cœur. On ne parle là que par émotions. On ne conçoit pas de pensée qui ne soit prise dans un songe, le plus souvent inexprimable, où il n'est de regret venu de moi qui ne soit un désir venu des autres. Désir déçu, qu'il faut savoir accueillir et entendre, car il est, pour celui dont il émane comme une nostalgie de l'avenir que cette âme passée du monde conserve encore dans ces limbes dont je suis le précaire refuge et dont, après moi, il ne restera rien.

HENRI BOSCO

Les Balesta

Pierrelousse : un gros bourg de Provence, de cette Provence secrète, qui est le domaine de Bosco. Mais un bourg d'il y a cent ans. Les trois classes de la population y vivent en bonne intelligence, chacune cantonnée sur un palier, au flanc de la colline où s'étage Pierrelousse.

La famille des Balesta, établie à Pierrelousse depuis plusieurs générations, n'en a pas moins gardé certaines traditions et croyances étranges de ses ancêtres venus de plus rudes pays, de l'autre côté des Alpes. Ce sont là ses « secrets ».

L'un de ces secrets, dont ils craignent encore, sans oser le dire, la puissance assoupie, c'est le don qui leur a été imparti d'attirer sur ceux qui leur nuisent les coups du sort les plus imprévus et les plus cruels.

Les Balesta seront donc, à divers moments de leur histoire, en proie à ce pathétique conflit : le désir naturel de venger une offense, et l'effroi même de ce désir qu'ils redoutent de voir exaucé, car ils sont bons et justes. Mais ils ne peuvent rien contre les ravages du « don ».

Il en résulte des drames auxquels la population du pays, nonchalante, imaginative et sensible à l'extrême, assiste sans les comprendre, et dont elle s'émeut tout entière.

Dans cette Pierrelousse ainsi recrée pour notre plaisir et notre émoi, voici que s'inscrivent — après *Malicroix*, *Antonin*, *L'Ane Culotte* et bien d'autres — tant de nouvelles figures de la mythologie dont Bosco nous enchante : l'aïeule Marceline qui incarne la force et le courage, la sage et noble Philomène, Méjemirande, subtil et secret, le docte et prudent chanoine Besance, la vieille servante Chichanque et le cordonnier Trigo, ces humbles comparses qui sont parfois les vrais instruments du destin...

nrf



9 782070 208692



55-XI A 20869 ISBN 2-07-020869-9

Extrait de la publication